



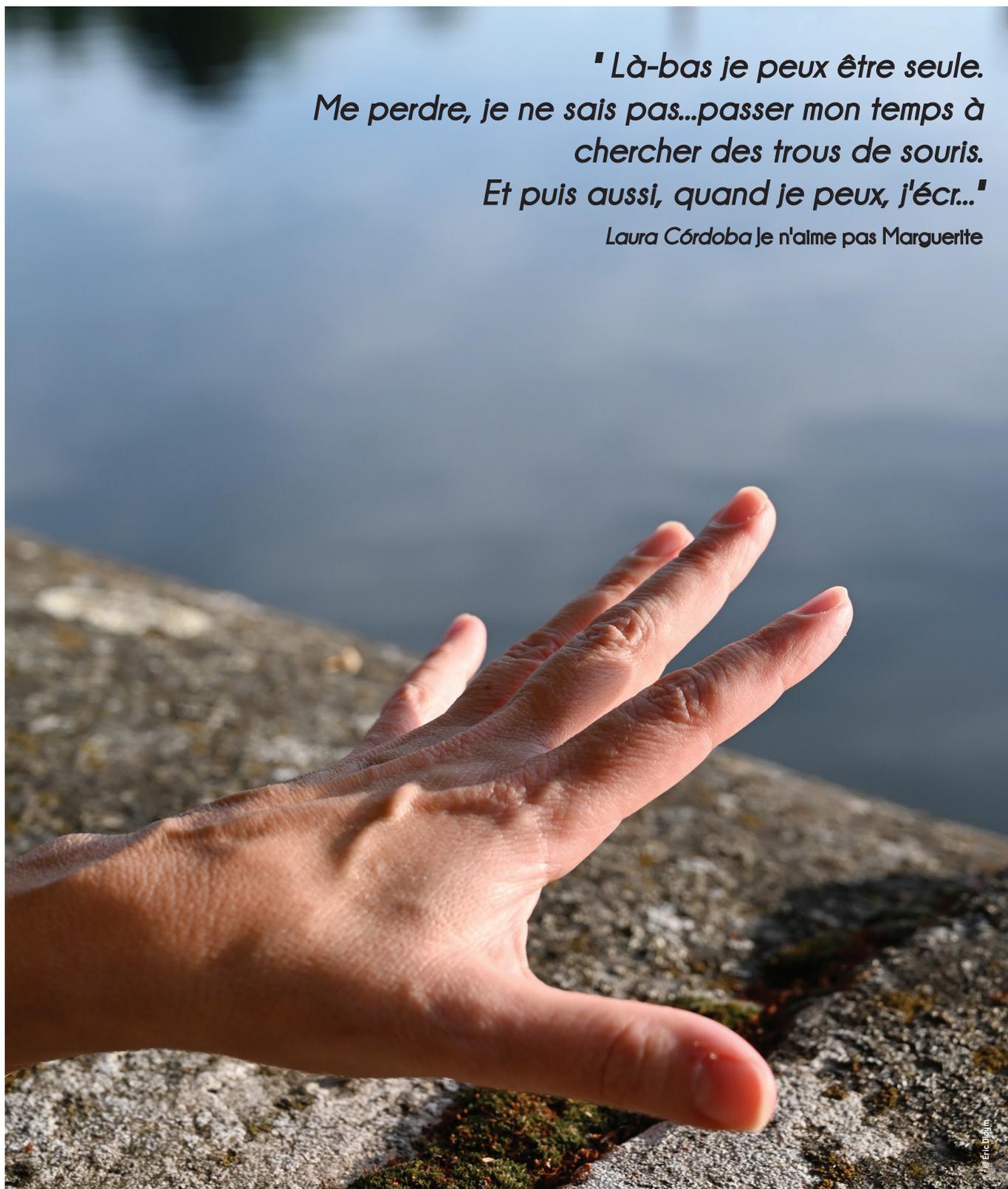
# Temporairement Contemporain

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ

#2

*" Là-bas je peux être seule.  
Me perdre, je ne sais pas...passer mon temps à  
chercher des trous de souris.  
Et puis aussi, quand je peux, j'écr..."*

*Laura Córdoba Je n'aime pas Marguerite*





# LAURA CÓRDOBA :

## « LA RENCONTRE AVEC DURAS A ÉTÉ POUR MOI UNE CHOSE TRÈS SPÉCIALE, PRESQUE UN MIRACLE »

Auteure et comédienne argentine, Laura Córdoba aborde dans *Je n'aime pas Marguerite* un épisode de la vie de Duras : le début de sa relation avec l'écrivain Yann Andréa, qui deviendra son compagnon. Le dernier.

**C'est une citation de *Cet amour-là* (Fayard, 1999), récit de Yann Andréa sur la passion qui l'a uni à Marguerite Duras de 1980 à 1996, qui fait entrer le lecteur dans votre pièce. Ce livre-témoignage a-t-il été pour vous une source majeure d'information et d'inspiration ?**

**Laura Córdoba :** C'est une source d'informations parmi de nombreuses autres. Si j'ai choisi ce passage – « (...) *Elle dit : ce n'est pas moi que vous aimez, c'est Duras, c'est ce que j'écris. Elle dit : vous allez écrire je n'aime pas Marguerite* (...) » –, c'est qu'il exprime à mon avis en quelques mots la singularité, les paradoxes de cet amour entre Yann Andréa alors âgé de 28 ans et Marguerite Duras qui en avait 38 de plus que lui. Son impossibilité, et en même temps sa vérité incontestable.

**Quel était votre rapport à l'œuvre de Duras avant l'écriture de *Je n'aime pas Marguerite* ?**

**L.C. :** Lorsqu'une comédienne de Córdoba, ma ville d'origine, m'a demandé d'écrire une pièce sur la relation entre Marguerite Duras et Yann Andréa, je ne connaissais cette dernière qu'à travers quelques livres. Parmi lesquels *L'Amant*, dont l'adaptation cinématographique par Jean-Jacques Annaud a rencontré un grand succès en Argentine à sa sortie dans les années 90, la pièce *Le Cinéma Eden* et aussi le livre *Écrire*, un classique pour tous ceux qui écrivent. Je me suis ensuite plongée dans l'ensemble de son œuvre, et dans l'abondante production critique qui lui a été consacrée.

**Quelle est la part de fiction dans votre pièce, qui décrit très précisément les circonstances de la rencontre entre Yann Andréa et Marguerite Duras en 1980, à Trouville ?**

**L.C. :** Avec sa manière d'atteindre à l'essence d'une personne en partant de ses mots, l'auteure et journaliste mexicaine Elena Poniatowska m'a beaucoup enseigné. Ce qu'elle fait avec le peintre mexicain Diego Rivera, avec la photographe Tina Modotti ou encore la peintre Leonora Carrington, je l'ai fait à ma manière avec Duras. Pour trouver le ton, l'écriture juste, je me suis beaucoup inspirée de sa voix réelle. Une des choses que j'aime le plus dans l'écriture, c'est non pas de me voir, de me reconnaître, mais de m'oublier. Dans son rapport au réel et à la fiction, *Je n'aime pas Marguerite* interroge la notion de frontière. Entre la biographie et la fiction,

cette pièce se situe aussi entre plusieurs genres littéraires, notamment grâce aux didascalies qui tiennent une place centrale. Je me suis sentie très libre en écrivant cette pièce, qui pour moi parle avant tout d'un homme ayant tenté après la guerre d'écrire sur ses expériences, mais qui n'a pas réussi à écrire un mot parce qu'il essayait de dire l'absolue vérité.

**Pour Marguerite Duras, il n'existait pas de frontières entre cinéma, théâtre et littérature. Vous sentez-vous familière de cette approche de l'art ? Vous a-t-elle influencée dans l'écriture ?**

**L.C. :** Avant *Je n'aime pas Marguerite*, j'ai écrit plusieurs pièces, notamment *Sulfato de Nicotina* et *Enfermos de lo mismo* qui incluent d'autres formes d'expression que le texte, comme le dessin. D'une manière générale, je suis davantage inspirée par la littérature, par les romans, que par l'écriture théâtrale. La rencontre avec Duras a été pour moi une chose très spéciale, presque un miracle.

**« L'ÉCRITURE  
EST POUR MOI  
UN LIEU OÙ PENSER,  
OÙ ÉCOUTER LE MONDE.  
OÙ VOLER  
ET AUSSI OÙ ATTERRIR »**

**La fin de la dictature militaire en Argentine a bouleversé le champ artistique autant que politique et social. Cela a-t-il changé la place de l'auteur dramatique ?**

**L.C.** : Je ne sais pas exactement quand l'écriture théâtrale a commencé à se développer en Argentine. Une chose est sûre : l'émergence d'écritures théâtrales féminines fortes est une tendance assez récente. Fin années 90, début des années 2000, nous avons aussi vu apparaître les écritures de plateau, avec l'idée qu'un texte vivant, organique, ne peut naître que de la performance de l'acteur. Conception que je pense assez pauvre, et qui tend aujourd'hui à disparaître du paysage. Je crois qu'il y a de la place pour toutes les expressions, qu'il ne doit pas y avoir de rivalités entre formes différentes. L'écriture est pour moi un lieu où penser, où écouter le monde. Où voler et aussi où atterrir.

**La dictature et le début de la démocratie ont pendant longtemps tenu une place centrale dans le théâtre argentin. Qu'en est-il aujourd'hui ? Personnellement, vous sentez-vous concernée par ces sujets ?**

**L.C.** : Ce ne sont plus des sujets centraux aujourd'hui, du moins plus d'une manière directe. Aujourd'hui, le politique se situe essentiellement dans la question du genre, surtout chez les jeunes. Leur engagement va bien au-delà de la défense des droits de la femme : nous vivons un grand moment de révision des anciens paradigmes liés aux inégalités de tous ordres : entre genres, classes sociales... Pour ma part, je n'aime pas les formes didactiques, comme celles de l'ancien « réalisme social ». Je fais tout pour ne pas en reproduire les écueils. Par exemple dans le premier roman que je suis en train d'écrire, je cherche à aborder la dictature non sous l'angle de la complainte, comme cela a déjà beaucoup été fait, mais j'en interroge les conséquences en matière de langage. En dictature, les définitions des mots essentiels sont subverties. Je ne dis pas que nous vivons de

nouveau en dictature, mais en matière de langage nous en sommes de nouveau là aujourd'hui.

**La politique culturelle nationale lutte-t-elle selon vous contre cet état de fait ?**

**L.C.** : Depuis que la démocratie est revenue en Argentine, les gens ont commencé à réaliser que la culture pouvait se développer si un système politique la soutient. Mais l'Argentine est un pays envahi par les formes politiques néolibérales. Nous avons connu un important développement ces dernières années, avant l'arrivée de la crise économique. Le nombre de personnes sans abri à Buenos Aires – la ville la plus riche d'Argentine – a atteint 30 %. Il n'y a pas d'argent pour le développement de la culture. Et pas de réelle volonté politique.

**Propos recueillis par Anaïs Heluin**

Présenté avec le soutien de l'Ambassade de France / Institut français en Argentine et le réseau des Alliances françaises en Argentine



## L'ART DU PRÉAMBULE AMOUREUX

Dans *Je n'aime pas Marguerite*, la rencontre de Duras et de Yann Andréa à Trouville en 1980 est bien plus complexe, plus labyrinthique que dans *Cet amour-là*. Récit où l'événement est résumé ainsi par son auteur, Yann Andréa lui-même : « On a bu du vin rouge. Je suis resté, et puis je ne suis plus reparti. Je crois qu'on était seuls, tous les deux. On était libres au fond ». Chez Laura Córdoba, cette évidence laisse place au doute et à l'ambiguïté. À une attirance-répulsion qui s'exprime à travers des dialogues à la lisière de l'absurde. Par une succession de petites mises en scène qui donnent subtilement à sentir l'écart entre les deux personnages. Leur différence d'âge et de milieu social, mais aussi leurs proximités.

Au cœur de la pièce de Laura Córdoba, le goût de Marguerite Duras et de Yann Andréa – c'est en lisant *Les petits chevaux* de Tarquinia qu'il est tombé amoureux, raconte-t-il dans son livre – pour les mots se donne à apprécier d'une manière toute simple, quasi-enfantine. Dans un langage bref qui fait penser à l'écriture de Duras, les futurs amants prennent chaque mot à cœur. Un « insolent » lâché par l'une, un « méchante » par l'autre sont l'objet, ou plutôt le prétexte de petites querelles dont on sent qu'elles cachent bien des choses. De celles qui ont nourri une singulière histoire d'amour qui a duré pas moins de seize ans. Jusqu'à la disparition de l'auteure de *L'Amant*. A.H.



« Tes parents ont  
banquise arctique  
carrés la différen  
disparition de ce  
produit depuis a  
complètement p  
responsabilité m

# APRÈS LA MOUSSON, LA MOUISE ?

**À la Mousson d'été, les écritures contemporaines reflètent l'état du monde. Ses espoirs, mais aussi ses tragédies. Les lectures au programme, mais aussi les conférences ainsi qu'un cabaret littéraire porté par les intervenants de l'Université d'été abordent en effet les grandes catastrophes de l'époque. Ses questions qui font mal et qui font mots.**

« *Future or "no future" ?* ». En choisissant pour titre d'édito cette formule dérivée des slogans punks des années 1980, Michel Didym attire l'attention sur un point commun à la majorité des textes sélectionnés dans le cadre de cette 25<sup>ème</sup> Mousson d'été : leur regard inquiet sur l'avenir. Une crainte pour les jeunes générations, qui s'exprime à travers des formes et des récits divers, où l'enfance tient une place centrale. De même que la maternité, qui n'est jamais la chose simple, heureuse, qu'elle devrait être. D'où qu'ils viennent, les auteurs de cette Mousson regardent le présent comme un monde en sursis. Et le futur comme une fiction pleine d'obstacles à surmonter. Et de langages à inventer.

## L'ENFANCE À FLEUR DE MOTS

Dans *La Nuit du Mime* de l'Américain George Brant déjà, mis en lecture par Michel Didym pour la soirée d'ouverture du festival, l'affection démesurée de la petite Taffeta pour un mime peut être vue non seulement comme une satire d'un genre - le story theater, qui a connu son heure de

gloire aux États-Unis -, mais aussi comme l'expression d'un désordre affectif. D'autant plus que la mère est absente. Comme dans *Bleus* de l'Islandais Tyfingur Tyrfingsson, où des enfants sont livrés à leurs peurs et à leurs désirs après la mort d'un père qui les tenait enfermés. Ou encore dans *Fenêtre* de la Turque Ayşe Bayramoğlu – l'un des cinq dramaturges présents à la Mousson d'été à être soutenus par le projet Fabulamundi. Playwriting Europe<sup>1</sup> –, dont les deux adolescents d'un village minuscule luttent contre la perversion d'adultes qu'ils épient par la fenêtre comme on se penche sur un animal bizarre, méconnu.

Pour dire le dérèglement du monde, chacun a sa forme, sa manière. Certains, tels que Blandine Bonelli dans *Défaillances* ou Valentina Diana dans *Fratrie*, s'inscrivent dans une veine plutôt naturaliste, classique. D'autres inventent des fables baignées de mystères, d'étrange. Tristan Choisel, par exemple, invente dans *Coaching littéraire* un père en manque d'authenticité, qui emploie deux hommes de main pour pousser son fils à la poésie. Quelques-uns font preuve d'une véritable audace formelle. L'Australien Tom Holloway notamment, qui déploie sur trois colonnes les monologues d'un père, d'une mère et de leur fille. Comme trois lignes à jamais parallèles. Séparées. Et le Serbe Branimir Šćepanović, qui pour décrire une singulière course-poursuite à travers la forêt abandonne tous les codes de l'écriture théâtrale. Et s'aventure dans des voies neuves, proches de la nouvelle.

s ont tellement eu raison mon amour de te fabriquer la  
ctique mesure à peine plus de 11,1 millions de kilomètres  
férence représente six fois le territoire du royaume-uni la  
de cette banquise serait quasiment inédite cela ne s'est plus  
uis au moins cent mille ans je voudrais que tu m'utilises  
ent pour m'aider à oublier l'espace de quelques minutes la  
té morale qu'implique le fait d'exister (...) ».

*Les Enténébrés*, Sarah Chiche, Éditions du Seuil, 2015, p.134.

#### L'UNIVERSITÉ D'ÉTÉ PRÉPARE LE FUTUR

Dans tous les cas, nous sommes loin de la Beat Generation. Si les écritures des uns et des autres sont traversées par certaines préoccupations déjà présentes chez un William Burroughs ou un Jack Kerouac, elles le sont très différemment. Et d'une infinité de façons, qui disent beaucoup des tendances littéraires actuelles. D'une veine documentaire encore vive, et d'un retour à la fiction dont parlera Muriel Plana dans sa conférence (cf. p.8). Porté par les intervenants de l'Université d'été de la Mousson, qui réunit cette année près de 80 élèves, le cabaret littéraire intitulé « *Future or no future* » témoigne de cette même diversité dans le questionnement de l'avenir. En choisissant des textes très variés pour aborder le sujet, ils en prouvent l'importance dans la littérature contemporaine.

C'est du côté du roman que se sont tournés les cabarétistes d'un soir. Jean-Pierre Ryngaert, directeur pédagogique de la Mousson d'été, a jeté son dévolu sur *Vanité*, une nouvelle du Sud-Africain J.M. Coetzee extraite du recueil *L'abattoir de verre* (Éditions du Seuil, 2018) consacré à la vieillesse. Où, « *dans une écriture épurée, elliptique, l'auteur raconte l'anniversaire d'une femme âgée, qui s'est apprêtée pour recevoir ses enfants et petits-enfants* », résume-t-il. L'autrice et metteuse en scène Pascale Henry se place elle aussi du côté de l'intime et du féminin en optant pour l'avant-gardiste *Manifeste féministe* écrit en 1914 par la poétesse américaine Mina Loy, et pour un extrait des *Enténébrés* de Sarah Chiche (Éditions du Seuil, 2015). Un texte, dit-elle, qui « *cherche magnifiquement à attraper la dévastation de ce qu'il y a sous nos yeux. Et qui attrape en même temps du vivant. De l'amour* ».

Nathalie Fillion propose un pas de côté hors du romanesque avec *Tant de mondes à écrire*. Une commande qui lui a été faite dans le cadre du feuilleton en 16 épisodes conçu et réalisé par la Piccola Familia de Thomas Jolly pour célébrer

les 70 ans du Festival d'Avignon, où elle questionne la place de la femme dans le théâtre public. Sa marginalité.

Après un crochet du côté de la chanson populaire « *Pourquoi tu vis ?* » de Jeannette (1974) – l'auteur, théoricien et metteur en scène Davide Carnevali y voit « *un hymne dionysiaque qui invite à la rébellion* » –, l'auteur dramatique et professeur à l'Institut d'Études théâtrales (Sorbonne Nouvelle – Paris 3)

Joseph Danan nous mène enfin sur un terrain mieux connu. Celui de *1984* de George Orwell. « *La nouvelle traduction de Josée Kamoun m'a fait redécouvrir la force de cette œuvre, son côté visionnaire* », explique-t-il. À la Mousson d'été, tous les désespoirs sont permis. Avec chacun sa petite lueur. Sa petite joie.

#### Anaïs Heluin

<sup>1</sup> Fabulamundi. Playwriting Europe est un projet de coopération entre théâtres, festivals et instituts culturels de 16 pays d'Europe, visant à créer une plate-forme de soutien à la dramaturgie contemporaine et à ses auteurs. La Mousson d'été et Théâtre Ouvert en sont les deux structures françaises partenaires.

« Toi, tu es née pour la folie, pour la lumière / Et tu te demandes dans ta nuit de prisonnière / Pourquoi tu vis ? Et où tu vas ? »

Pourquoi tu vis ?, Jeannette, 1974

« - Écoute, plus tu as eu d'hommes, plus je t'aime. Tu comprends ?

-Oui parfaitement.

-J'ai horreur de la pureté, j'ai horreur de la bonté ! Je ne voudrais pas qu'il existe de vertu, nulle part ! Je voudrais que tout le monde soit corrompu jusqu'à l'os.

-Alors là, chéri, j'ai tout pour te plaire. Je suis corrompue jusqu'à l'os.

-Tu aimes faire ça ? Je veux dire, pas seulement avec moi. Je veux dire, tu aimes le sexe ?

-J'adore. »

1984, George Orwell, traduit par Josée Kamoun  
Éditions Gallimard, 2018, p.149.

« -Ta mère a toujours vécu dans son monde, un monde irréel. Tu le sais parfaitement. Cela se passait bien quand elle était plus jeune. À présent, l'irréalité, la vraie, commence à la rattraper. Elle se comporte comme un personnage de roman.

-Et comment se comportent les personnages de roman ?

-Elle se comporte comme un personnage de Tchekhov. Une de ces personnes qui cherchent à retrouver leur jeunesse et se retrouvent mortifiées, humiliée ».

« Vanité », dans *L'Abattoir de verre*  
Éditions du Seuil, 2018, p.40.

« Si on croit à la puissance des symboles – et en femme de théâtre, j'y crois dur comme fer – il est somme toute bien normal qu'aucune pièce écrite par une femme n'ait pu pénétrer les murailles de la Cour d'Honneur du Palais des Papes, pas même en pensée. À toute époque, représenter la totalité du monde dans une cour minuscule enceinte de murailles vertigineuses est un honneur qui n'est pas donné à tout le monde. Bon. Pas très *In* cette réalité – *In* dans le sens progressiste je veux dire. Réalité étrange et triste, aveu d'impuissance du théâtre à représenter le monde tel qu'il est vraiment, divers, multiple ».

*Tant de mondes à écrire*, Nathalie Fillion.

# « BLEUS » UNE PIÈCE ISLANDAISE QUI N'A PAS FROID AUX YEUX

**Pour la première fois, la Mousson d'été accueille un jeune auteur islandais, Tyrfingur Tyrfingsson auteur iconoclaste, joueur, un brin provocateur.**

Auteur dramatique islandais, Tyrfingur Tyrfingsson est né à Kópovogur, ville au sud de la capitale Reykjavik. Laquelle, en s'étendant, l'a prise sous son aile et a fait de cette seconde ville du pays, quasiment l'une de ses banlieues.

Dans ce petit pays (moins de 350 000 habitants) où le non-dit, la prudence langagière, le sous-entendu et le silence sont monnaie courante, les saillies des pièces de Tyrfingur Tyrfingsson ont détonné et choqué avant d'étonner et de séduire un public plus ouvert et curieux que vissé sur des traditions bétons.

Lorsque Laurent Muhleisen, directeur de cette ruche à traductions qu'est la Maison Antoine Vitez (la MAV, centre international de la traduction théâtrale) lui a demandé des nouvelles fraîches du théâtre islandais, l'écrivaine et poétesse Séverine Daucourt, qui avait passé de nombreuses années dans le pays pour des raisons personnelles et parle l'islandais couramment (ce qui est rare pour une langue rare) a demandé conseil à un écrivain islandais chevronné qui lui a soufflé le nom de Tyrfingur Tyrfingsson, figure de proue du nouveau théâtre islandais.

Ses pièces comme *Le film publicitaire de l'année*, *Les mangeurs de pomme de terre* ou *Bleus* qu'a choisi de traduire Séverine Daucourt, ont en commun « une volonté de saisir, à travers des relations humaines, ce qui peut dysfonctionner à l'échelle d'une nation », explique sa traductrice.

S'inspirant d'un conte d'Hoffmann où il est question d'enlèvement d'enfants par des bohémiens, *Bleus* met en scène un frère, Valter, et sa sœur, Ella, qui retrouvent une certaine liberté après la mort de leur père. Ce dernier les tenait enfermés au rez-de-chaussée d'une maison depuis sept ans, tandis que lui et son fils aîné Éric vivaient à l'étage. Valter, qui porte énigmatiquement un gros ventre et une perruque blonde, en pince pour un chauffeur de taxi. Ella veut devenir écrivaine et écrire la vie de son frère. « *Tout se passe en Islande. De nos jours. Rien que du véridique. Avec des exagérations possibles, mais pas systématiques. On oscille entre absurdité et divertissement* ». Ella explique ainsi à son frère son projet de livre. Sa phrase résume tout autant l'écriture cinglante de Tyrfingur Tyrfingsson. Et c'est encore le cas lorsque

Ella poursuit l'inventaire de ce qu'il y aura dans son livre : des « sites de rencontres, l'épilation intégrale, le rebond de pilosité sur le torse, les belles-mères infernales, l'obsession de la parité, les baisers langoureux en boîte de nuit... Sans oublier les hommes allergiques aux femmes intelligentes. ».

Cependant, après sept ans de réclusion, la liberté de mouvement et de penser d'Ella et Valter ne va pas de soi. « *On va arrêter de se battre pour ces Schtraumpfs, on est adultes* », s'écrie Ella dans un sursaut de lucidité. Le frère et la sœur qui boulottent des bonbons Quality Street, ont du mal à sortir de leur gangue, un peu comme l'Islande, semble suggérer l'auteur. Ils ont des sursauts de vieux couple : « *Ça fait sept ans qu'elle me saoule avec son roman de bonne femme !* », dit Valter.

Et soudain une poubelle tombe du ciel. La pièce est ainsi faite de petites surprises et de déconnades instantanées. Ça zappe à l'envie. La culture télévisuelle vient faire un tour de piste, Ella et Valter jouent à l'inspecteur Derrick. Une malle en bois sert de réservoir à idées saugrenues et trouvailles. On y retrouve même une lettre du père, « *un satyre humilié et sans limites* », résume Ella. Le frère et la sœur s'embrassent sous les yeux « dégoûtés » du grand frère qui refuse de croire que son père descendait chaque soir abuser de son fils et de sa fille. À la fin de la pièce, ces derniers ne sont toujours pas montés à l'étage supérieur. Leur vie affolée est loin

d'avoir retrouvé des repères.

Tyrfingur Tyrfingsson a envoyé sa pièce à plusieurs théâtres islandais, mais aucun acteur n'a voulu la jouer. Il avait pensé confier le rôle de Valter à un acteur populaire au ventre imposant, mais l'acteur lui a signifié une fin de non-recevoir. Persévérant, l'auteur a fini par trouver des acteurs sur le retour qui ne jouaient plus beaucoup et qui se sont lancés dans l'aventure. Le succès de la pièce a relancé leur carrière. L'acteur qui tenait le rôle de Valter n'était sans doute pas peu fier de porter un faux ventre, en hommage au vrai ventre de l'acteur ayant décliné le rôle, horrifié par les libertés prises par la pièce.

**Jean-Pierre Thibaudat**

## RÈGLE NUMÉRO UN :

"rien dans ce jeu ne peut être remis en cause.

Tout participant récalcitrant sera éliminé".

Allez on joue!

# RETOUR VERS LES CLASSIQUES DU FUTUR

Pour Muriel Plana, auteure de théâtre et professeur en études théâtrales à l'Université de Toulouse II, la journée d'études « *Corps possibles et mondes parallèles. Que font la science-fiction aux arts de la scène ?* » organisée le 1<sup>er</sup> mars 2018 à l'Université Toulouse Jean Jaurès marque le début d'un travail universitaire sur l'anticipation. « *Un type de fiction laissé de côté à partir des années 1980 jusqu'en 2010 environ, période pendant laquelle toute fiction, toute narration est placée sous le signe du doute* », explique la chercheuse.

Dans la conférence qui lui a été commandée par Jean-Pierre Ryngaert, directeur pédagogique de la Mousson d'été, Muriel Plana a décidé de s'intéresser à trois pièces classiques. Soit *Œdipe roi* de Sophocle, *Macbeth* de Shakespeare et *La Vie est un songe* de Calderón, qu'elle considère fondatrices en la matière. Car dans ces trois pièces, l'anticipation est centrale. Sans elle, il n'y aurait pas de dialogues, pas d'histoire. « *Que dit la tension entre l'anticipation comme prophétie et l'anticipation comme voyance dans ces œuvres ? Est-elle très différente de ce que l'on observe dans le théâtre moderne et contemporain ?* ». A.H.

**VENDREDI**  
**23 AOÛT**  
**2019**



## 9h30 - 12h30 – Ateliers de l'Université d'été européenne

Dirigés par Jean-Pierre Ryngaert, Joseph Danan, Nathalie Fillion, Pascale Henry, Davide Carnevali

## 14h00 – Je n'aime pas Marguerite - SAINTE-MARIE-AUX-BOIS

De Laura Córdoba (Argentine), texte traduit par Clarice Plasteig

Dirigé par Nelson-Rafaell Madel, avec Étienne Galharague et Catherine Matisse

Présenté avec le soutien de l'Ambassade de France / Institut français en Argentine et le réseau des Alliances françaises en Argentine

## 16h00 – Conférence de Muriel Plana - Esthétique et politique de l'anticipation

## 18h00 – Bleus - BIBLIOTHÈQUE

De Tyrfinnur Tyrfinngsson (Islande), texte traduit par Séverine Daucourt

Dirigé par Véronique Bellegarde, avec Laurent Charpentier, Glenn Maraousse, Julie Pilod, musique : Philippe Thibault

Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale en partenariat avec le projet Fabulamundi. Playwriting Europe dans le cadre du programme Europe Creative

## 20h45 – Desperado - CENTRE CULTUREL PABLO PICASSO (Spectacle)

De Ton Kas et Willem de Wolf traduction et mise en scène par les Compagnies Énérvé + Tristero (Belgique) avec Youri Dirx, Eno Krojanker, Hervé Piron, Peter Vandembemt

## 22h30 – Cabaret littéraire : Future or no future? - PARQUET DE BAL

Avec Jean-Pierre Ryngaert, Joseph Danan, Nathalie Fillion, Pascale Henry, Davide Carnevali

Suivi par : DJ SET Ben Unzip - PARQUET DE BAL

**La meec – la Mousson d'été est subventionnée** par la Région Grand Est, le Ministère de la Culture (DRAC Grand Est), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson.

**La Mousson d'été est présentée avec le soutien** de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson.

**En partenariat avec** le projet de coopération Fabulamundi. Playwriting Europe cofinancé par le programme Europe Créative, l'Ambassade de France / Institut français et le réseau des Alliances françaises en Argentine, l'Ambassade royale de Norvège, Acción Cultural Española AC/E, l'Institut Camões – Centre de culture et de langue portugaise, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez – Centre international de la traduction théâtrale, L'Arche éditeur, ARTCENA – Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, l'Onda – Office national de la diffusion artistique, le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy-Lorraine, France Culture, Théâtre-contemporain.net, Télérama, les lycées Jean Hanzel et Jacques Marquette de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive à Nancy, et avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et le soutien du Fonds d'Insertion des Jeunes Artistes Dramatiques D.R.A.C et Région Sud.

